

Séance du 8 septembre 1967 à 10 heures (Président, Léon-G. Damas)

Léon-G. Damas

Volume 1, Number 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500040ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500040ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Damas, L.-G. (1968). Séance du 8 septembre 1967 à 10 heures (Président, Léon-G. Damas). *Études littéraires*, 1(3), 398–420.
<https://doi.org/10.7202/500040ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

*Quatrième séance,
le vendredi 8 septembre 1967, à 10 heures*

PRÉSIDENT : LÉON-G. DAMAS

LE PRÉSIDENT (*Guyane française*) :

Avant de présider la séance, je dois d'abord m'excuser de n'avoir pas pu venir plus tôt. Je le regrette d'autant plus que je ne pourrai pas rester très longtemps à Montréal, mais ce n'est que partie remise. Néanmoins, je voudrais vous dire quelques mots. Réunir, pendant six jours, dans le cadre des manifestations de l'Exposition universelle et internationale de Montréal des poètes venus des quatre coins du monde ne tient pas de la gageure mais réalise opportunément, nous rappelle monsieur Sylvestre, le vœu formulé par le Commissaire général, monsieur Pierre Dupuy, rendant ainsi un public et éclatant hommage aux ouvriers de la première heure que sont les organisateurs de Knokke-le-Zoute, j'ai nommé Pierre-Louis Flouquet et Arthur Haulot que je m'attendais à trouver parmi nous, avec Pierre Bourgeois, Fernand Verhesen et Paul Février qui, non seulement ont accepté de reporter à l'an prochain la Huitième biennale internationale de poésie, mais encore aidé de leurs conseils avisés, de l'expérience acquise, au succès de notre fraternelle rencontre en terre canadienne.

L'intérêt de ces rencontres n'est plus à démontrer qui jettent le pont entre les différents continents, abattent les frontières pacifiquement et prouvent à l'envi que l'univers change de langage, la poésie ayant elle-même changé de langage depuis peu, et aussi d'univers. Le temps des tours d'ivoire est bel et bien révolu. Sons, couleurs et images franchissent les murs. Qu'il lui soit donné les moyens, le poète aurait vite fait, comme le souhaite Guillevic, d'inventorier la sensibilité humaine, de l'enrichir d'une nouvelle façon de sentir. Par lui, quelque chose change dans le regard de l'homme, car il ne peut se couper d'aucune partie du réel, ni exclure qui que ce soit, ni quoi que ce soit. Il faut parler aussi haut que je le peux, dit Guillevic, et parler surtout de ce qui peut remplacer le malheur. Vivre n'est pas madrigaliser. Vivre, c'est sentir et qui, mieux que le poète, peut vivre et sentir son temps? Et le nôtre est loin d'être de la gaieté. Nous sommes condamnés à vivre ensemble. Le temps est venu irréversiblement où le poète doit mettre tout en œuvre pour que se rassemblent, dans une masse compacte, des groupements humains qui garderont leur originalité

propre et qui, selon le mot de Paul Valéry, s'enrichiront de leurs mutuelles différences. Là est l'avenir, je l'ai dit, ce vers quoi doit tendre l'unité humaine. Au sortir des guerres dans lesquelles on a vu agoniser le vieux monde et toucher du doigt la précarité de la condition humaine, la vie ne mérite d'être vécue que dans la mesure où les hommes différents s'uniront pour construire un monde nouveau où l'homme sera un. Là, je l'ai dit aussi, là est le salut dans un humanisme renouvelé, pour la confrontation, la connaissance de cultures diverses, l'appréciation mutuelle des valeurs et la prise de conscience du monde moderne des travailleurs. L'idéal que le poète doit faire sien n'est autre que celui de l'unité pour atteindre à la civilisation de l'universel, à partir d'un humanisme repensé. Humanisme et unité, tels sont les facteurs de renouvellement, en Occident comme ailleurs. Cela est moins chimérique et plus lourd de devoirs concrets qu'il ne paraît aux sceptiques. Cela tend à mettre l'Occident, qui avait jusqu'alors seul le droit à la parole, la maîtrise, en relation directe de travail, de culture et de loisir avec les peuples d'Asie, d'Amérique et d'Afrique qui ont droit, eux aussi, à l'humanisme et à l'unité. Cela obligera à former un nouveau milieu humain, à retrouver la vie dans d'autres vies et à rechercher ensemble avant que de découvrir le supplément d'âme dont tout un chacun a besoin. Ce que le poète doit, plus que quiconque avoir sans cesse en mémoire. Son rôle est d'abord de tendre à éveiller les énergies, et il doit avoir à cœur d'être le témoin de son temps. En cela, il recrée la vie. Là réside le renouvellement, mais cela suppose qu'il ne se fasse pas le complice de l'ancien genre de vie. Il ne suffit pas de changer les mots pour que se rencontrent les âmes nées sous le couvert de terminologies au goût du jour, telles que *tiers-monde*, *pays sous-développés en voie de développement*, *de transformation*, et j'en passe. Prolonger l'agonie du régime moribond, là aussi est la responsabilité du poète. Que coloniser ait été la vocation de l'Europe au temps où celle-ci n'était pas aux prises avec deux blocs, cette époque historique est, aujourd'hui, révolue. Tous ceux qui sont venus à son secours ne se seront pas battus pour lui rendre ses soutiens exotiques et ses privilèges. Il ne faut pas chercher ailleurs le sens de la Charte des Nations unies, et celui de la nouvelle Déclaration des Droits de l'homme. L'un et l'autre entendaient démontrer que le temps était venu d'embrasser les nationalités les plus diverses pour que s'engage le dialogue, un dialogue d'homme à homme, dans le sens de ce renouvellement auquel, personnellement, je crois en tant que poète. Renouvellement que tend à réinventer le monde des machines et des masses dans lequel les hommes se suicideraient, s'ils perdaient la foi dans l'unité du genre humain.

Et maintenant, la parole est à monsieur Junzaburo Nishiwaki, du Japon.

Communications

JUNZABURO NISHIWAKI (*Japon*) :

It is a silly man nowadays who says that the fundamental idea of poetry is that poetry signifies Imagination. But I take Imagination to be irrational thinking as opposed to the rational thinking which is naturally tied to the Laws of matter. These two ways of thinking compose a total wholeness of thought. Imagination is the necessary element as one of the extremes.

Above all things, the poetic world of Imagination should be transcendental, ideal, spiritual, and mystic in that it shows us a balance or reconciliation of two opposites: the well-known principle of poetry or art. It consists of a fusion of the internal and subjective world and the external and objective world. All this signifies the final truth of spirituality which, I think, is the perennial basis of poetry. It is possible that in the end the poets tend towards spirituality unconsciously, however much they cry against it.

This time-honoured, if mystic and opaque, perfectly free, way of thinking or feeling (Imagination) only remains unchanged in some « modern » poets and in some « modern » artists. Imagination is their authoritative privilege and dignity. And also it looks as though it is the same story for the scientists. As one must acknowledge, it is often through a revelation of some divine imagination that even the scientists can chance upon their great discoveries.

In this way, however, I do not want any poetry that is too philosophical, or too spiritual, but my individual mind, as Aldous Huxley has said, wants just to « learn the regular cultivation of the sense of eternity », through the ordinary life of human reality in the finite world. In a word, to find the infinite in the finite, timelessness in time. This is roughly my ground of poetry.

What I mean by the sense of eternity, can be the only cause for a modern man, of the profoundest consciousness of the human predicament through which one would quite unconsciously feel humility and humanism, and also one would found a society where one can feel the vanity of human life and the glory of poverty. This is the perennial philosophy of Zen: an eternal vision of existence, the absurd paradox of which will probably surprise Modern Man, as it were, into a deadly paleness.

I would now like briefly to consider the process of a poetry which will have the sense of eternity as its important factor, from

the view of the « great Void » or Zero, which is the very essence of the philosophy of Buddhism in Japan, called « Zen ».

There lived in the 14th century a Zen abbot named Musōkokushi who propounded the « great Void » as the secret of his Zen philosophy.

In making a poem I hardly ever dared to claim to be any philosopher or any religious man, and I never conceive that poetry is a philosophy or a religion in itself, though I do make use of this philosophy as a substratum of truth in a poem.

The « great Void » might well correspond to « eternity » in its European sense.

As a matter of fact, after various stages of my poetic wanderings, I seem to have found myself in a place of peace and quiet where I can think of the « great Void » as the requirement of poetry. For example, if I may take my little poem *January in Kyoto*. Here I made this « great Void » the spiritual background of my men and women as characters talking about quite ordinary trivial things and doing quite ordinary things in their natural and bodily worlds.

As well as to eternity, this « great void » (this great absence) is very nearly akin to the absolute in European philosophy. According to the transcendental romantic theory of poetry, poetry becomes art when there is a union of two opposites: being and non-being, or beginning and end, or plus and minus.

And again this « Void » theory is very much the same as the Heraclitus theory, or the romantic theory of the harmony of two opposites.

When opposites are combined and « melted down and fused into a harmonious union », I believe there will happen to be what Musōkokushi called « great void », where there will be neither being nor non-being — there will happen to be quite another thing — the void, which is the symbol of eternity. Before this great void would all value of existence in the finite world (time) get lost. This is the veritable Buddhist idea of this world. However, this is not what I think is poetry or art. This is mysticism in poetry, inasmuch as it is expressed in art or poetry — the modern materialistic mysticism or art.

Psychologically, from this transcendental fact that before this great void all of the finite world would come to nothing, I am expecting some sentimental effect on my mind and the reader's as well, which would make one feel infinite loneliness and loveliness in the very existence of man and nature; and also through this pessimistic sentiment, and only through this, however, I believe that man could feel desire of God and eternity, and a supreme

composure and joy of life, and regain a supernally tranquil mind. The poets have only been keeping up the way of imaginary thinking, though it is, as it were, anathematized now as mad and worthless. One can assert that, in the twentieth century, Idealism or Transcendentalism, such as it is, has survived among some poets who hardly realized it, that is a great thing: in their coffee cups do they mix up time and eternity, oddly enough, so surprisingly little aware of it. Some of them are daily talking about the Absolute, eternity and all that; quite unconsciously they are still magicians and myth-makers.

Idealism and spiritualism are their obsessions, in spite of themselves, because they only think internally. But the point does not need to be laboured that people of this kind are absolutely essential to the peace and quiet of every human being, nation and age.

RINA LASNIER (*Canada*):

Je suis obligée de commencer par un aveu. D'ailleurs, quand une femme veut se faire pardonner à l'avance, elle commence toujours par des aveux. Nous, Canadiens français, avons deux défauts dont le dernier est, sans doute, une qualité. Premièrement: nous sommes très indisciplinés. Deuxièmement: nous sommes très indépendants — je n'ai pas dit « indépendantistes ». Alors, devant les sujets qu'on nous proposait de traiter, j'ai été prise de panique, et je n'en ai traité aucun. Je m'en suis tenue à ce qui, à tort ou à raison, me tient à cœur. D'ailleurs, dans son exposé lumineux monsieur Frénaud, qui fut le premier à nous présenter une communication, a posé les bases fondamentales de toute nos discussions, de sorte que de cette lumière, il ne nous reste qu'à tirer les couleurs du prisme.

Il est sans doute téméraire de tenter de définir la situation et le rôle du poète dans ce monde de confusion, à la fois brillant et sceptique, voué au plaisir comme à l'angoisse, personnalisé jusqu'à la déshumanisation, ou bien massifié jusqu'à la dépersonnalisation.

Le poète appartient à l'histoire, à la société, aux idéologies de son temps, qu'il le veuille ou non, et en ce sens, il est engagé dans des courants qui l'entraînent et le marquent comme le tracé des marées sur le sable. Cependant, tout vrai poète, celui qui a le don, celui qui *croit* à la poésie se trouve désengagé de tout, sauf de la poésie. Comment le poète, en tant qu'homme, touché par les conditions politiques et autres de son pays, témoin, en ce moment de l'inflation des valeurs extérieures de l'art et de la littérature, — je songe aux honneurs, aux récompenses, au succès, à la mainmise

des éditeurs ou de la mode, — comment le poète authentique franchira-t-il tous ces obstacles et tout ce désarroi pour demeurer ce qu'il est, *l'amant de la poésie* ? Les moyens de liberté et de libération sont toujours les mêmes et se ramènent à un seul : l'amour, car l'amour est la plus haute forme de l'affirmation de soi et du monde. Or, on ne vit pas d'amour par le ressentiment, le refus, la haine, le mépris, le scepticisme ; et si la littérature noire est l'envers de la littérature positive, c'est qu'elle a dépassé le vrai drame de la vie, par faiblesse ou insuffisance, pour n'en retenir que la caricature et la laideur.

Abandonnant la poésie épique à ceux que l'histoire, ancienne ou actuelle, inspire ; le roman à ceux que la société fascine ou révolte, je m'en tiendrai à la poésie lyrique, profondeur ajourée du poète. Ainsi, plus le poète aura une haute conscience de la poésie, mieux il l'ordonnera à sa fin qui est la transcendance. Nous le savons, ni l'existence ni les circonstances ni les états d'âme n'entrent tout droit au cœur de la poésie. « Il faut, disait Plotin, pour voir le beau, que l'âme soit devenue elle-même belle. » Remarquons que Plotin se borne à la *vision* du beau et n'exige point du poète des préoccupations éthiques ; préoccupations qui ont engagé tant de groupes dans la controverse de l'art pour l'art et de l'art pour la morale, ou l'engagement politique. Mais Plotin, comme Weidlé, affirme que plus un poète sera riche en substance morale, plus sa poésie sera comme transparente aux valeurs éternelles. Précisons avec Daujat en élargissant le rôle de la poésie jusqu'à la préhension de tout l'être et de tous les êtres : « L'intelligence ne peut aller jusqu'au mystère de tout l'être que dans la connaissance poétique à travers les ordonnances d'images sensibles qu'elle-même fait jaillir des profondeurs de son être *adapté* avec la communion de tout ce qui est. »

La poésie actuelle traverse une crise de conscience qui passe tour à tour du laxisme au jansénisme. En effet, qu'est-ce cette désincarnation par l'abstraction, le surréel, le sous-réel, sinon une recherche de pureté, allant assez contradictoirement jusqu'au mépris de toute forme ? Poésie à la fois trop intellectuelle ou trop brutalement charnelle parce que refusée à l'intuition de foi comme à une certaine innocence que j'appellerais *détachement*. Détachement qui n'exclut ni le tumulte de la peine roulant comme un fleuve sur ses pierres secrètes ; ni l'effusion du sommet créateur, jetant dans l'esprit et le cœur ses fêtes brèves. Détachement qui serait une sorte de liberté, mais plus grande que la passion, plus forte que l'intelligence, plus naïve que l'esthétisme, et forçant la poésie à rendre au poète son unité première. Et cette unité, pour quelques instants, nous réconcilie avec notre double, avec cet être de

misère en nous, mais toujours affamé du dieu en lui . . . et dans les autres.

C'est à la poésie de dépasser la raison, la logique, l'horreur de vivre, à prendre la relève du mythe comme de la philosophie en déroute, à la condition de ne pas rendre un culte au poète. Aujourd'hui ou demain, la poésie établira ce beau risque entre la valeur existentielle et la valeur essentielle de l'homme. Mais que la poésie ne passe point à la philosophie ni à la sociologie, ni à la politique et qu'ainsi elle préserve sa puissance secrète et son mystère encore irrévélé.

Détachement, ai-je dit. En effet, comment adhérer aux choses, les explorer, les assumer sinon en s'y abandonnant sans s'y soumettre entièrement ? Saisir le merveilleux du cosmos, de l'humanité et le porter au sacré avec humilité plutôt que de livrer cette *terre des hommes* aux déceptions de l'instinct et aux mensonges comme à la monotonie du seul plaisir. Que la poésie se plie à la vivacité incomparable de la vie et que sa souveraineté soit sa liberté. Là est son danger, son tourment, et j'oserais dire, sa défaite bienheureuse. Intermédiaire entre le sang et la lumière, la poésie ne cesse de se mesurer, comme le disait Heidegger, à « tout l'entre-deux du ciel et de la terre », c'est-à-dire à la charnière du naturel et du surnaturel.

Si nous voulons extraire quelques caractéristiques de base qui différencient entre elles les poésies nationales, je dirais que la poésie française est la plus désengagée, et parfois la plus cérébrale ; que ce ne sont pas les poèmes de guerre de Claudel que reliront les générations futures, mais bien ceux du poète plénier des *Grandes Odes*. La poésie anglaise, toujours soucieuse d'éthique, peut-être parce que la bonne conscience anglaise veut toujours agir, même en chantant, restera sans doute celle qui s'approchera le plus du mystère et de l'allusion frémissante, comme au toucher du divin. Et la poésie canadienne, mal démêlée de ses frustrations, de ses hésitations, de ses lassitudes à naître, atteindra à sa grandeur quand elle aura appris à graviter non pas sur elle-même, mais sur l'indéfini de sa personnalisation, par une forme figurante.

Le chant de la poésie, et voilà sa situation pérenne, partira toujours de deux infinis ; celui qu'elle quitte comme la paille se quitte pour le feu, et celui qu'elle espère atteindre, comme la flamme liant en chaleur et clarté la matière et l'esprit.

GEORGE BARKER (*Grande-Bretagne*) :

I believe the responsibility, the onus of the poet is to assert and affirm the human privilege of perversity. I believe it to be his duty

to remind us that even when we are right, we have a perfect liberty to change our minds because it is sometimes better to be wrong. I believe the nature of the poet to be at heart anarchic, so that in the inconceivable eventuality of an ideal society, a society, that is, possessing no faults to which we could rationally object, it would still be the job of the poet to object his humanity, his *Irish*, like the Dubliner who, when asked what his politics were, always answered, no matter who held power: « I'm agin the Government ». Nor do I believe this anarchy to be largely negative, or the perversity to be merely recalcitrant. The anarchy affirms the triumph of the imagination over the will, and the perversity asserts the triumph of the living over the dead. For what happens, what truly happens when a human being reads, or as I prefer to put it; is read to by a poem? What happens is that he receives a perhaps comprehensible message from the dark heart of things. For when the heart of things is subjected to the formal interrogation of the poet it is to precisely that degree dominated or subjugated by the courage that puts a question. It is made to confess. Thus, when such a poet as Wystan Auden writes the lines

**And the seas of pity lie
Locked and frozen in each eye**

then pity, the sea and the human eye are forced to confess a relationship of blood never hitherto disclosed. But this knowledge is imaginative information rather than rational information. It can only be demonstrated in the secret chambers of the emotions. Thus, in the larger issues of human affairs this process of imaginative domination also occurs. I believe that when, at the inspired moment, the responsible poet looks at human life, what he sees is a vision always crowned by its own silence and it is this crown of silence that the poet seeks to describe and perhaps even to speak for. A poet is a man who believes in silence so deeply that if he speaks it is simply because he dare not remain silent. I believe he has been accorded secrets such as those lines of Auden, which he could prefer as a man not to disclose, but as a poet cannot help disclosing. There are some secrets that belong to the world in general and these I think are those secrets disclosed by poems. Things are not prepared to surrender their innermost secrets, however, to every man who can scribble an alexandrin, nor is the heart of silence prepared to open its anguish to every egomaniac who calls himself a poet. The anarchy inherent in the whole affair of poetic inspiration lies exactly in the fact of its unpredictability.

This is the only quality that poems share with atomic bombs, just as in the calculations from which that monstrous little engine got evolved, a point was reached where the inventors said: « Now we must invoke the law of unpredictability », which was tantamount to saying: « Now, we simply do not know ». Just as this moment occurred, at the birth of Fat Boy, so in the composing of a poem the poet reaches a point at which he must surrender all purely intellectual calculations and invoke a superior power. I think it is from poets who do not invoke this power that the innermost secrets of things are categorically excluded. I do not know the name of this superior power, but I am quite sure in the dark backward and abysm of my mind that it is neither truth nor beauty. I think that what is invoked looks like the mask of anarchy for it is the visage of what we do not know disguised as the face of what we have got to learn. It is the face of a wisdom that is always distorted when it becomes knowledge. Thus I believe that behind the order of the recognizable universe, the world of man if you like, behind this order the anarchic void of what we do not know exercises upon us the law of the unpredictable and even perhaps of the ultimately unknowable. And it is towards the glorification of this unknowable order of the spheres that, as I see it, the operation of the poem aspires. A poem that speaks only of what we know is a contradiction in terms. For, in the process of imaginative colonization of the invisible spheres, the poem, I believe, arrogates a supreme precedence. It is in search of new astronomies, of moral and spiritual constellations whose influence we feel but whose existence has not yet been mathematically demonstrated to us. This is that plurality of worlds ascending into the idea of salvation or descending into the idea of damnation. As, for instance, on the subject of sexual love when William Blake wrote:

Never seek to tell thy love
Love that never told can be

we are accorded a piece of imaginative information, wisdom which before those lines were written had not been forced out of the secret recesses of the heart. When St. Francis of Sales said: « love works great things in silence », he omitted to add what Blake knew: that sometimes the voice of love destroys love itself. This is the perversity of love. Myself I believe that this element of perversity, or perhaps even anarchy, is precisely that element Duns Scotus and Engels omitted to allow for, when in their diverging fashions

they discovered the nature of freedom. For if freedom is the knowledge of necessity, then what function in the nature of necessity is performed by the purely human element of perversity? Here occurs in human affairs the intervention of the law of the unpredictable. Thus it seems possible that the historical perversity of the Russian character is such that at last in the words of Krushchev: «We have liberated ourselves from the idea of freedom». Can the nature of necessity be such that it accedes, in its own contradiction? Certainly freedom looks very like the knowledge of necessity, but what is that necessity of which we possess so intimate a knowledge? It is a necessity shot through with all the sudden and brilliant prevarications of human perversity. The formal vision of things, the classic order cannot surely be said to prevail in the world now! For there is a sense which the perversity I speak of constitutes the enemy of society. I think it is possible that the world as it was before the two great wars could have been called a classical world, that is, a place in which the systems and orders functioned without questioning their own moral right to exist. Into this apparently ordered universe the spectre of perversity stepped and proceeded to call all things into a dance of death. My point is this: that so long as we persist in treating human beings and natural things as though they were merely instruments involved in the calculating machines of history, for just so long we are inviting the intervention of this destructive perversity and anarchy, because it is the only weapon left to our insulted humanity. And insofar as this is so, even the destructive operations of human perversity function in the long run for our preservation as human beings. I may seem to be saying that humanity must retain the moral right to destroy itself. But this is not precisely what I am saying. I am saying that no matter what, humanity will retain this right, just as the suicide of the individual is a last resort that he cannot be deprived of. I think that the poem speaks for all such anarchic impulses as these. It affirms the destructible and yet indestructible right and powers of the individual in a world where this solitary creature sits contemplating its own appalling impotence. The power of poetry is exactly in proportion to its seeming powerlessness. It is an island whose isolation is so total that it possesses no strategic value whatsoever and therefore exercises no more influence upon the world than a bird sanctuary. But its birds are birds with messages. Its inhabitants are homecoming pigeons with news. It has voices that inveigle all who sail nearby. I think therefore that the spiritual processes of civilized evolution, the conquest of the anarchic passions can only be brought about by a revolution of love. The answer to human perversity, to the

violent declarations of the great Anarch consists of two lines by William Blake:

**And throughout all Eternity
I forgive you you forgive me.**

For in a perverse sense what the anarchy of the heart is desperately demanding remains always the same. It begs to be forgiven. Forgiveness is the heart of the mystical body of love, and a hell of a time it has of it too. What makes poems so magnificent is that they forgive whatever experience engenders them. They bear no grudges. They even, as in satirical poems, they even love their enemies. Who ever heard of a poem that turned its face away? This subject, which is the necessity of anarchy, is one which by its own definitions cannot be spoken of clearly, any more than you can sensibly organize a royal society of anarchists. I am left guessing in the darkness of a heart on which is inscribed that terrifying sentence of Joseph Conrad: « In the destructive element immerse. » For in a world where the word creative, that word which really belongs to Jehovah and the six days, in a world where this word has been so abused that nowadays a so-called creative director is not in fact a god but an advertising manager, in such a world it is time to affirm that evil can be created and even creative not least when it is disguised as good. They made a wilderness and called it creation. For you have a state of affairs now in which the term anarchist and the term individualist are almost, if not wholly, interchangeable. The first person singular is about to become a myth of the mass media. The private voice of the suffering and the delighting individual will be seen to be merely a source of political embarrassment to the powers that be; and the dignity of the personal man may be seen to consist simply in his faculty of despair. But the voice of the suffering and the delighting individual will retain until the day of judgment one instrument comparable with the harps and trumpets of the angelic orders, I mean the instrument of the poem.

Discussion

PIERRE BOURGEOIS (*Belgique*):

J'avais promis deux choses à deux grands absents: Arthur Haulot et Pierre-Louis Flouquet qui sont de grands travailleurs de la constitution de cette famille internationale de poètes à laquelle

nous collaborons. J'avais promis de dire en public leurs regrets, mais comme le Président Damas a exprimé avec beaucoup de gentillesse, la reconnaissance du groupe sur ce point, je puis déjà me taire.

Hélas, j'ai fait une seconde promesse. J'ai dit à Haulot et à Flouquet : « Je dirai quelque chose », et cela va vous imposer la lecture d'un pensum de quelques minutes.

Il y a près de quarante ans j'ai pu faire admettre mon programme, comme manifeste du *Journal des Poètes*. Il ne contenait, il est vrai, qu'un seul mot : *Poésie*. Je n'ai pas changé d'avis. *Poésie* contient tout, a réponse à tout.

Quelles que soient les exigences d'un lecteur ou d'un auditeur, qu'elles soient traditionnelles ou insolites, de clartés ou d'ombres, il existe un style poétique qui les peut satisfaire. Le seul dénominateur commun, c'est un certain soulèvement ou du moins une mise en « situation » du langage, une certaine tension de l'imagination, un apport de rythme ou d'une certaine musique plus ou moins naturelle. Cette condition remplie, que de contradictions ! Tous les genres, toutes les formes sont légitimes. À l'infinie diversité de la vie correspond une étonnante générosité des inspirations et des techniques poétiques.

Mais autant nous devons être orgueilleux pour le rayonnement de la poésie qui a tous les tours dans son sac, autant nous devons être modestes pour la qualification, pour la justification d'une expérience poétique. Le poète le plus doué, le plus varié, ne vit que quelques instants fugitifs de l'aventure du langage. Au surplus, comme il est à la fois lucide, aveugle et voyant, une partie de son apport lui échappe. Un je ne sais quoi d'imprévisible et d'incontrôlable nuance sa recherche et son exaltation. Parce que, comme phénomène, elle embrasse tout et que, comme pratique, elle est soumise à des forces mystérieuses, il est à la fois périlleux et chimérique de donner des frontières à la poésie. Ni le particulier, ni le général n'y rentrent facilement. Que cette difficulté ne nous rebute pas ! Car il est extrêmement utile de rapprocher quelques données du problème.

Auteur, nous sommes aussi lecteur de poésie, consommateur de la poésie d'autrui, et par notre journal (*le Journal des poètes*) d'une certaine manière, observateur des goûts et des besoins d'une clientèle. Aussi bien nous faisons partie d'une collectivité déterminée, et nous prétendons avoir la curiosité de notre époque.

Wallon d'origine, c'est-à-dire de filiation française et latine, nous habitons l'agglomération bruxelloise qui non seulement met

côte à côte Flamands et Wallons, mais aussi confronte nationaux et immigrés ou visiteurs de toutes couleurs.

D'où une première contradiction : s'il demeure essentiel d'exprimer l'originalité d'une race, d'une classe, il semble que dans des sites renouvelés, dans un panorama urbain où l'avenir s'impose, nous allions vers une société plus internationale au pouvoir d'évolution accéléré. Cette transformation peut prendre les allures d'un mythe et inspirer un nouveau épique. Mais les nouveaux rapports, les nouveaux échanges humains, contacts dangereux tantôt et tantôt exaltants, ne méritent-ils pas certains approfondissements lyriques ? Les chantiers comme les transferts de populations cachent sous leur pittoresque, des valeurs d'âme, de vie intérieure. Le merveilleux scientifique appelle les observations parallèles. D'ici à peu de temps nous serons en contact à travers l'espace cosmique avec une vie intelligente de forme insoupçonnée. Quelle promesse pour l'ajustement d'antennes poétiques ! Il est vrai qu'au fond des mers, au tréfonds de la terre comme sous le viseur d'un microscope, des secrets et des révélations attendent aussi une promotion, une possession verbales. Hélas ! tous ces événements, tous ces avènements sont poétiquement stériles s'ils surgissent d'un rapt d'intelligence. Ils doivent être vécus dans la fièvre occulte de la sensibilité, comme dans une préhistoire de la conscience. Le thème ne suffit jamais. Il faut une illumination, un sursaut de la forme. Certains précisent qu'il faut un éclatement. La musique et les arts plastiques ont remis en question leurs fondements. Dans de nombreux cas, le destinataire a une complète liberté d'interprétation sentimentale. Touchés sans contrainte, l'œil et l'oreille s'inventent leurs réactions. Si notre œuvre personnelle s'en tient à la syntaxe et à une prosodie libérée, nous ne voyons aucune objection de principe à des tentatives osées de dérèglements du langage, depuis les mots en liberté futuristes de notre jeunesse jusqu'aux lettrismes contemporains. Les poètes de langue française se doivent d'accorder une attention particulière aux essais savants qui paraissent désarticuler le langage avec une scrupuleuse indifférence : des mots, des syntagmes, des bribes de phrases proposent leurs faits, leurs images, leurs signes à l'étrange faim poétique d'inconnus, lesquels en disposent selon leur propre attente, selon leur propre insatisfaction créatrice. Cette poésie expérimentale a certainement la vertu de nous rappeler l'existence des extrêmes incompatibilités, des violents engagements sans réserve.

Ce qui nous amène à examiner, pour terminer, le drame des générations. Les oppositions se tendent : on vit plus longtemps, plus vieux, voilà pour les uns ; voici pour les autres : on commence son destin plus jeune, avec plus de force, avec plus de cran. Le

conflit peut-il devenir un dialogue, grâce à la poésie ? Nous l'ignorons. Nous sommes persuadés que les aînés se mentiraient s'ils renonçaient aux choix de leur jeunesse, et que ceux de la relève revendiqueront toujours une indépendance spirituelle . . . Chacun chez soi, d'accord. Mais puisque les interpénétrations sont inévitables, cherchons à les faire fructifier. Une double condition est indispensable. Les enseignants et les animateurs des centres de jeunesse feront une part de plus en plus grande à la poésie vivante au détriment des valeurs consacrées qui jusqu'ici sans partage y régnaient . . . Dans leurs journaux, dans leurs congrès, les croulants aux cheveux blancs se demanderont avec plus de sympathie : « Mais que veut, que fait la jeunesse ? » En posant ces questions, ils se retrouveront d'ailleurs à leur point de départ : dans sa jeunesse impérissable, que veut-elle, la poésie ? Cette interrogation sans réponse est notre tourment. Et notre honneur.

ARTHUR SMITH (*Canada*) :

What I intended to say this morning, has been perhaps made quite unnecessary by the very fine addresses that we have heard, particularly from mademoiselle Lasnier and Mr. Barker. I was a little disturbed yesterday afternoon at the rather superficial quality of some of the ideas that were expressed particularly those in English, and by the tone of some of them. And I felt, this morning before I came here, that I ought to try to present a view of poetry that I didn't think had been expressed at this conference before, though as I say it is not now so necessary to discuss things in this way, or at least not for me, after the brilliant words we have already heard.

I would like, however, to think that I am a poet here speaking to other poets, and that we could, therefore, take some things for granted and that we could perhaps deal with technicalities and problems that touch the poet as poet. But I would also like to feel that the poet speaking to other poets is a man speaking to men. And I would like to emphasize an aspect of the whole human personality that I think is sometimes misunderstood and underestimated, if not by critics, at least by poets, and certainly perhaps by the general public when they think about poetry or are instructed about poetry. I would like to suggest that poetry is a human activity and that if it is to be fully relevant, it must speak for the whole man, the whole human being. And I would like to say a word for that despised element of humanity — the intellect, and to emphasize the fact for me at least that intellect has an essential part to play in

the creation of every poem, no matter from what depth of anarchic darkness in the mind it originally arises.

In modern American poetry particularly there has been a very healthy revolution against abstraction and what I might call, I suppose, superficial thinking: the reaction is expressed particularly, of course, in the dictum of William Carlos Williams; addressing the poet, he says: « Say it; no ideas but in things ». And the kind of objective, image poetry, a very healthy and necessary revolution in poetry which came, I suppose, to its triumphant culmination in the work of William Carlos Williams. It began, indeed, much earlier with such imagists as H. D. in the twenties and, of course, the whole poetic career, technically speaking, of W. B. Yeats has been a move in the direction of concreteness, and the sincerity that produces concreteness. You can't be precise, exact and concrete in the presentation of nature unless you are sincere. This too is perhaps not quite an O.K. word, but let it pass. The kind of poetry that I think William Carlos Williams wanted and that in his last poems he certainly achieved triumphantly is a poetry that in Milton's words should be « simple, sensuous and passionate ». We must not forget, however, that reality is not simple, and that the mind of men is not simple. And that poetry — even poetry that looks simple — is not, even in its sources, or in its implications. We have heard a great deal about the treason of the intellectuals — *la trahison des clercs* — but there is also the treason of the anti-intellectuals that needs to be spoken against at the present time. The idea that poetry, if it is to reach a large audience, and presumably influence them, must be simple or incomplete. Much popular poetry today is simple and superficial and sometimes the most superficial poetry is that which moves its audience most vividly and most deeply, and can therefore be extremely dangerous. It becomes a form of advertising, a form of propaganda, a form of public relations. What seems to me therefore to be the task of the serious poet is to practice, study and meet with other poets, to compare notes and talk with them, to read and try to discover how to integrate, how to combine all aspects of the human personality in language. The poet after all is a man of words, words and music, language, and experiments in language and what he is concerned with in an effort to integrate personality. Being a teacher, I don't mind being academic. When we are talking to other poets about these problems that concern us all as poets, I don't think it wrong to mention the names of the kind of poets that seem to me could most usefully help us today: — the greatest name of all, of course, is Dante and in some respect his contemporary successor Ezra Pound; the poetry of Lorca, the very last poems of Yeats and of

Williams, the *Confucian Odes* in Pound's translation and the poetry of René Char.

In closing, I would also like to speak, or mention rather briefly the concept of poetry as contemplation, as *rêverie*. I was very interested to hear Mr. Robert Lowell yesterday say that he had come to doubt that the best way to be moved and influenced, enriched by poetry was to hear poets reading their poetry. It is much better to learn to read for yourself, to read the poem on a printed page in quietude, at home, in solitude, in peace, and meditate upon it, and read it many times and in many moods. Just hearing it, without a text before you, and sometimes with the oratory of the reader to add something factitious that isn't really in the poem at all, you are sometimes being misled. Read poetry rather than listen to it, and write poetry to be read.

Another thing I would say about poetry is that it is not an artificial hallucinatory drug; it is an instrument of search and research. I would like a poetry that avoids the loud, the general, the abstract, a poetry that is music for the inner ear. What good is this quiet intellectual poetry in the age that we live in, this violent wicked age of crises? Well, such poetry nourishes the human soul and encourages, it seems to me, whatever in men is strength to resist tyranny, cruelty and indifference, either in the State or in himself.

Léon-G. Damas remercie Arthur Smith et présente Murilo Mendes.

MURILO MENDES (*Brésil*):

Après nous avoir annoncé la mort de Dieu, voici maintenant qu'on nous annonce la mort de l'homme. Il n'y a qu'à feuilleter le livre récent (et remarquable) de Michel Foucault, *les Mots et les choses*, pour se rendre compte que derrière la mort de l'homme qu'on nous prophétise il y a au fond la mort du Système. Personnellement je ne me battraï jamais pour la survivance d'un système où tant de choses me déplaisent et — j'en suis sûr — à vous tous aussi. Je dis cela pour suggérer que le poète, ou mieux la poésie actuelle est engagée à fond dans une terrible lutte: « le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes » a dit Rimbaud. Or la bataille du poète se passe toujours au niveau du langage. Le drame actuel consiste exactement en ce que le langage poétique, le Verbe qui a créé le monde, est menacé de destruction. L'homme, qui doit répéter l'opération grandiose, l'opération initiale qui consiste à séparer

la lumière des ténèbres, est peut-être condamné à voir périr cette même lumière.

Je ne crois pas du tout à la puissance du poète d'aujourd'hui en tant qu'ordonnateur du sacré, car nous sommes installés dans la désacralisation totale, c'est-à-dire la désintégration des signes de l'amour. Du fait que le langage a été déformé, le drame du poète se confond avec celui de l'homme. On ne sait plus aujourd'hui la valeur exacte des mots. Dans divers secteurs on nous propose la destruction du langage aristotélique. Je suis d'accord, du moins en partie, car un tel langage correspond à des concepts dépassés. Et ce qui est formidable dans notre monde actuel c'est que tout est à reconstruire. Il faut absolument reconstruire le langage. Et cela ne sera jamais l'œuvre d'un seul homme. Nous avons près de nous le cas de Mallarmé qui, malgré tout ce qu'il a apporté de merveilleux, a eu conscience de son échec. Ainsi, à la veille de sa mort, il écrivait à sa femme et à sa fille Geneviève : « Et pourtant c'était si beau ! » ce qu'il avait voulu faire, le Livre Orphique de la révélation cosmique, le livre de la terre. Car nous sommes engagés, nous sommes dans la terre. Notre langage doit être donc un langage concret, basé sur des valeurs rationnelles et d'accord avec toutes les possibilités du monde actuel. Cervantès a demandé : « Un poco de luz y no mas sangre ».

La distinction entre la poésie dite gratuite et la poésie « engagée » n'a guère plus de sens puisque le poète, du moment où il prend conscience de sa condition de poète, est *ex officio* engagé dans le drame humain, et tout d'abord évidemment dans le drame du langage qui est celui de l'homme. Mais, comme je le disais, je ne crois absolument pas au pouvoir du poète, je crois plutôt à son impuissance. Je me réjouis de savoir qu'en Russie soviétique, aux États-Unis, en France et peut-être dans d'autres pays, il y a une communication du poète avec la masse. Mais je me demande si cette communication a des possibilités de survivance, si les quelques centaines ou quelques milliers de personnes qui, dans les grandes assemblées, dans les stadiums écoutent la voix des poètes se la rappelleront dans deux ou trois jours.

Je trouve que le poète est un être obscur et déchiré. D'abord il ne se connaît pas très bien, il devient une énigme pour lui-même, et plus que les autres il a conscience de la grande énigme du monde, initiale et finale. Lautréamont a écrit que la poésie doit être faite par tous, mais il n'a pas dit qu'elle doit être faite pour tous. Je crois néanmoins que tout homme porte le germe de la poésie et que c'est au poète de le manifester plus clairement.

Quant à la thèse du poète comme instaurateur de nouveaux mythes, il faut dire que j'y crois. Il y a énormément de mythes

actuels que, comme vous tous d'ailleurs, je rejette : le mythe des classes, le mythe nationaliste ou raciste qui ont conduit le monde au drame que nous savons. Mais le poète, lui, peut donner une autre dimension aux grands mythes de l'humanité. Ici, par exemple, dans le cadre de cette magnifique exposition, tout témoigne en faveur du pouvoir de l'homme de créer sans l'intervention des dieux, tel que l'a fait Prométhée, le ravisseur du feu céleste. Il est vrai que, depuis, le vautour lui a toujours rongé le foie, et chaque poète aura ce vautour pour le ronger sans cesse. Cela veut dire que même s'il réussissait à abolir totalement la transcendance l'homme sera toujours inquiet.

J'ai parlé de l'impuissance du poète d'aujourd'hui, en pensant surtout à la guerre qui nous hante tous. La guerre n'est pas plus ou moins loin. Elle n'est pas dans le sud-est asiatique. Elle est chez nous, dans notre chambre, et elle nous donne mauvaise conscience. Les chefs des grandes religions, les poètes, les jeunes protestent, et moi-même je l'ai toujours fait et je continuerai de le faire. Mais ce qu'il y a de terrible c'est que notre effort est presque vain. Nous voyons de jour en jour les armées augmenter leur puissance et s'en enorgueillir. Et cela je le trouve épouvantable, décourageant. Ainsi, pour finir ces quelques mots improvisés, j'é mets un vœu, peut-être utopique mais essentiel : que le monde puisse voir un jour la destruction de toutes les tyrannies, soit de gauche soit de droite, et l'instauration de la paix et la fraternité universelle.

LÉON-G. DAMAS :

Je remercie monsieur Murilo Mendes, du Brésil, autant dire de l'Amérique latine, pour les paroles si émouvantes qu'il vient de prononcer, et je puis l'assurer, non seulement en mon nom personnel, mais au nom de tous ceux qui ont eu à souffrir de ce dont il vient de parler, que nous serons derrière lui pour retenir son message et essayer d'imposer cette paix universelle qu'il souhaite.

FLAVIEN RANAÏVO (*Madagascar*) :

Mesdames, messieurs, vous voudrez bien m'excuser parce qu'en fait je n'avais pas demandé la parole. Je m'apprêtais seulement à vous lire deux poèmes cet après-midi. N'empêche que je ne manquerai pas de profiter de ce qu'on me donne la parole pour rappeler un tout petit peu le programme qui nous a été communiqué par monsieur Guy Sylvestre. En effet, je me suis aperçu que plus

nous allons, plus nous nous éloignons du thème qui nous a été proposé. Si j'ai bonne mémoire, c'est monsieur notre ami Frénaud, qui a été le premier orateur, qui a été le seul à aborder le sujet dans son intégralité. Je pense qu'il y a un point qui a été tout simplement laissé de côté. On parlait, du moins le thème qui nous a été proposé parlait de la conquête sociale du bonheur, c'est-à-dire de l'équilibre entre l'homme et la société. La formule est certes séduisante. Mais de quel équilibre s'agit-il? Et si cet équilibre était défini, car il est certain qu'il peut être défini, encore qu'il faille en trouver la formule, cet équilibre ne peut être que temporaire. En effet, par définition, le bonheur est tout relatif, et, comme le plaisir, il n'est plus bonheur dès qu'il est devenu durable. Je répète néanmoins que la formule est séduisante. Et c'est d'ailleurs sous cet angle que la poésie est susceptible de contribuer au bonheur. La poésie est une des rares satisfactions dont peuvent profiter tous les hommes, sans distinction de niveau social, sans distinction de niveau culturel. Mais est-ce que la poésie ne peut être que sociale? Je ne le pense pas. Justement, c'est ici qu'il faudrait faire la part des choses. Il faudrait distinguer absolument, faire une différenciation très nette entre la poésie et le social. Il y a un autre aspect que j'ai pensé très important également, au sujet du deuxième point du thème qui nous est proposé, c'est-à-dire de la conquête de la terre grâce à la coopération internationale et à l'assistance technique. Personnellement, encore que je souscrive entièrement à la nécessité de l'assistance technique, qui est d'ailleurs à mon avis une forme très élégante de la charité humaine, je pense que le terme « assistance technique », dans le cas qui nous préoccupe, devrait être inclus dans la coopération internationale. En effet, l'assistance technique revêt un aspect principalement matériel, et la poésie de l'assisté techniquement constitue souvent un véritable apport à la poésie de l'assistance technique. La preuve est aujourd'hui d'ailleurs éclatante puisque les organisateurs de cette rencontre mondiale de poésie ont pris soin de mettre sur le même pied, parce que justement complémentaires, toutes les poésies du monde, avec, comme seul critère, l'authenticité. Un point, également, qui a été, je crois, laissé de côté, c'est celui qui concerne la conquête de l'espace sur laquelle les peuples doivent se mettre d'accord sous peine d'anéantissement. Pour être poète, le poète n'en est pas moins homme. Mais, est-ce que le poète a une mission dans ce monde nouveau? En fait, je crois que le poète est poète souvent sans qu'il le veuille, parfois même, sans qu'il le sache. Bien sûr, il serait souhaitable que le talent du poète soit mis au service de l'humanité, encore qu'il faille faire une très grande différence entre l'engagement et le service que l'on rend à l'humana-

nité, parce que l'engagement pour l'un est un désengagement pour l'autre. À ce sujet, je crois que les orateurs qui se sont succédé ici se sont exprimés explicitement. Nous avons, d'ailleurs, connu des poètes parfaitement inhumains et qui sont considérés comme géniaux dans la mesure où ils sont extravagants, inhumains. Mais jamais, au grand jamais, la poésie n'est néfaste. La poésie, si elle n'inspire pas son peuple, ou les peuples, la poésie fait prendre conscience à l'homme de sa valeur, comme de ses faiblesses, de sa race et de son espèce.

CZESLAW MILOSZ :

Je m'adresse à tous ceux dans cette salle qui peut-être se sentent découragés par nos débats ici et qui partagent le point de vue d'un poète canadien qui nous a dit, l'autre jour, que l'unique problème qui confronte le poète, c'est la poésie et le pouvoir. Or, beaucoup parmi vous ont des doutes quant à notre intérêt pour les choses terrestres et concrètes. Je crois que beaucoup parmi les poètes qui ont pris part aux débats sont solennellement beaucoup plus passionnés et violents qu'ils n'ont semblé l'être au cours de ces débats. Il y a un secret : nous jouons un rôle et nous ne sommes pas complètement libres de nous exprimer. Est-ce le fait universel — ce n'est pas un reproche à nos organisateurs — dans le monde entier, quand on parle au public, on est en proie aux déformations, au brouillage du journalisme. Dans un journal d'ici, *la Presse*, j'ai lu hier, sur moi-même, sur mes vues, voilà ce que j'ai lu : « Ce poète a montré qu'il jugeait inacceptables les poèmes dits « de résistance ». Selon lui, cette sorte de poésie est rabaissement. Il voudrait que le poète demeure un prophète, le plus loin possible du social et de l'historique (qu'est-ce que c'est qu'un prophète qui est loin du social et de l'historique, je me le demande ?), et qu'il ait ses assises dans la méditation. »

Or, mon exposé ici était justement une dénonciation de ce faux dilemme entre la poésie de résistance, la poésie collective et la poésie individualiste. Et voilà ce qui nous menace. Quant à moi, personnellement, je sais : seulement ceux qui vivent aux États-Unis comprennent ce que c'est que le drame de la guerre du Vietnam. Seulement aux États-Unis on voit les effets de cette guerre sur la société américaine, sur la jeunesse. D'autre part, j'ai honte, profondément honte quand je lis des nouvelles de mon pays, la Pologne — la campagne antisémite — et je dois dire que mes collègues, les écrivains polonais, les écrivains de valeur, sont loin de partager les vues de certains bureaucrates. Nous avons

une lettre de détresse des écrivains tchécoslovaques maintenant qui implorent notre aide contre les bureaucrates stupides, contre le régime. Tout cela me touche personnellement et j'ai dédié une bonne partie de mon œuvre aux sujets historiques, sociaux — pour être accusé, dans un journal, de dénoncer la poésie de résistance. Mais, justement, tout ce dilemme est complètement faux. Donc, quand on parle en public, on mesure ses mots parce qu'on a peur. Voilà la raison que je donne au fait que beaucoup de nos paroles ici aient été assez compliquées, que les propos aient été « en méandres » ; mais c'est compréhensible, car, comme le dit mon prédécesseur, le poète Mendes, « nous sommes entourés par l'ennemi, c'est-à-dire par la parole dévalorisée ».

LÉON-G. DAMAS :

Est-ce que quelqu'un d'autre demande la parole ? Monsieur Jonckheere.

KAREL JONCKHEERE :

À mon âge, quoique ouvert à tous les regards bienfaisants, on ne se remplit plus, on se résume, on résume. De toutes les interventions, j'ai fait pour moi, et peut-être pour vous, un résumé. J'ai choisi le plus grand diviseur commun, et je vous propose une définition du poète. Écrire un poème, c'est être le témoin de sa propre résurrection du dictionnaire, tout en ayant le courage de rester sur la terre.

LÉON-G. DAMAS :

C'est certainement là une des interventions les plus brèves, ce que nous regrettons malgré le temps qui nous est compté. La parole est maintenant à mademoiselle Lasnier.

RINA LASNIER :

Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'ont dit monsieur Emmanuel, monsieur Barker, monsieur Smith. Virginia Woolf écrivait, dans son journal : « Je pense que ce qui aura le plus manqué à notre génération, c'est la tendresse ». Les interventions de tous nos collègues m'inspirent, et je me suis demandé si elle savait qu'elle avait trouvé le trait d'union entre l'intelligence et le cœur. Je crois

que c'est la tendresse. Aujourd'hui, pourquoi les jeunes sont-ils dans la confusion ? C'est parce que, brutalement, ces deux forces ont été séparées. On est intelligent sans cœur, ou on a du cœur sans intelligence. La poésie doit alors troubler les bonnes consciences et transfigurer les cœurs.

PIERRE EMMANUEL :

Je regrette que Milosz soit parti mais je voudrais ajouter quelque chose à ce qu'il a dit. Il a dit que si nous ne nous adressions pas explicitement, de la manière la plus explicite qui soit, à notre auditoire, c'est parce que nous avons peur. Je ne le crois pas du tout. En fait, c'est quelquefois notre auditoire qui ne nous entend pas parce qu'il a peur, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Nous attachons aux mots la plus grande importance et le plus grand poids possible. Nous les formons non pas seulement dans notre bouche, mais dans notre intelligence et notre cœur. Nous les formons aussi, et justement à cause de cette attention, dans cette réalité commune que nous partageons avec tous les autres et sur laquelle nous sommes fondés, dont nous avons, peut-être, plus que les autres le pressentiment, sinon la connaissance. Et c'est pourquoi on ne nous entend pas. Quand on nous écoute, on ne cherche pas à savoir ce que chaque mot veut dire, ce que le rythme de chaque phrase signifie. Et nous sommes donc dans un monde du *parlage* où notre parole n'a pas de sens. Quand nous parlons, par exemple, de l'homme d'aujourd'hui, et de son drame, on croit seulement que nous parlons de situations politiques. Ce n'est pas vrai. Nous parlons de l'esprit humain dans sa lutte éternelle contre les conditions extérieures qui lui sont faites, et peut-être contre les conditions que l'homme se fait à lui-même.

Je vous demande, avec instance, de nous écouter, mot à mot, et de savoir que chaque mot que nous écrivons sur la page, si nous sommes de vrais poètes, a été pesé, qu'il est le résultat de l'élimination de beaucoup d'autres, de la disparition de beaucoup d'autres qui n'étaient pas utiles, qui ne pouvaient pas réaliser cette synthèse que nous cherchons. Et je vous demande aussi de croire que notre intelligence n'est pas l'intelligence abstraite des professeurs, qu'elle est d'un tout autre ordre, qu'elle est souvent infiniment plus attentive et infiniment plus complexe. Je vous demande de considérer notre intelligence comme un tout, et aussi notre parole comme un tout. Et c'est peut-être quand vous considérerez notre parole comme un tout que vous saurez ce qu'est notre art, — l'art est extrêmement rigoureux. Même quand nous parlons

en face d'un public, pour dire des choses qui ne relèvent pas directement de notre art, nous parlons, cependant, en tant qu'artistes et dans la conviction que la parole humaine est absolument fondée.

EUGÈNE GUILLEVIC :

Je viens seulement exprimer combien j'ai été intéressé par ce qui a été dit ce matin et particulièrement par mon ami Pierre Emmanuel. Et je vous fais timidement une suggestion. Je ne suis pas sûr que j'aie raison, mais je me demande si nous ne pourrions pas clore ce colloque par l'adoption d'une résolution dans le sens de ce qu'il vient de dire. Est-ce que ce ne serait pas une position à prendre vis-à-vis de ce monde ennemi ? Nous pourrions nous mettre tous d'accord sur un texte dans ce sens.

LÉON-G. DAMAS :

Guillevic vient de me devancer. Je n'en suis pas mécontent. Nous avons eu une matinée brillante, et je suis d'accord pour faire mienne la proposition de Guillevic, à savoir qu'on pourrait clore cette rencontre mondiale de poésie sur précisément les paroles extrêmement émouvantes et extrêmement sensées que vient de prononcer Pierre Emmanuel, dont la pensée résume l'essentiel de tout ce qui a été dit ce matin, et qui vient renforcer ce message de Murilo Mendes, à savoir que le poète doit œuvrer pour la paix universelle.
